[](http://www.marianne.net/agora_blogs_r2014.html)

[](http://www.marianne.net/theatre)

On ne quitte pas l’Italie, mais d’une toute autre manière, dans « Bourlinguer », de Blaise Cendras, mis en scène par Darius Peyamiras, qui retrouve pour l’occasion l’immense Jean-Quentin Châtelain. Ce dernier natif de Suisse, comme les deux susnommés, revient ainsi à cet art du monologue où il a tant de fois brillé, notamment dans « Premier amour » de Beckett, et dans « Kaddish pour l’enfant qui ne naîtra pas » d’Imre Kertész.

Voilà donc Châtelain seul en scène, pieds nus, revêtu d’une gabardine. Il ne bougera pratiquement pas de tout le spectacle, ne mouvant que sa tête mangée par la barbe, emportant les spectateurs du côté de Naples, dans cet extrait du grand voyageur que fut Blaise Cendras (1887-1961), qui relate ici quelques uns de ses souvenirs de jeunesse ou de ses fantasmes, avec lui on ne sait jamais trop.

A quelqu’un qui lui demandait si ses propos étaient autobiographiques, l’écrivain avait rétorqué : « Mais non, bien sûr, et cela n'a d'ailleurs aucune importance. Il faut que tu comprennes que ce qui importe c'est... la locomotive. Je veux dire d'avancer. Ce que tu mets dans la machine importe peu pourvu qu'elle marche et si possible que dans ton ventre cela soit un feu d'enfer. »

Ici, la machine marche à un rythme d’enfer, portée par la diction de Jean-Quentin Châtelain, qui se coule à merveille dans cet univers si particulier. Cendras évoque l’enfance sur les hauteurs de Naples, où il s’imagine revenu en ces jours du début du XXème siècle, alors qu’il a 20 ans et ne reconnaît rien des lieux où il vécut. Il dit : « Il ne fait pas bon revenir dans le paradis de son enfance qui est un paradis perdu, le paradis des amours enfantines ». Par la voix de Châtelain, il conte ce retour douloureux, frustrant, d’où il conclut : « Ecrire, c’est abdiquer ». **Mais l’écouter, c’est reprendre espoir.**

Jack Dion